

L'ENFANT DE NOËL

Noël approchait. Mes petits élèves de jour en jour se montraient plus agités. Le devoir au tableau à peine copié dans leur cahier, ils se penchaient l'un vers l'autre, en une houle, de tous les côtés à la fois de la classe, pour se chuchoter à l'oreille ce qu'ils espéraient obtenir de Santa Claus; ou ce qu'ils comptaient m'offrir à moi, leur institutrice. J'avais tout fait pour décourager ces élans de générosité à mon endroit qui le plus souvent s'exerçaient sur le dos des parents. J'apprenais qu'il peut être plus difficile de faire changer d'idée un enfant aimant qu'un homme armé de toute sa force.

Pendant que se gonflaient certains enfants, d'autres, dont les parents étaient très pauvres, s'affligeaient de n'avoir rien à me donner. J'avais beau leur répéter que leur gentillesse envers moi et leur application à bien travailler m'étaient le plus précieux des cadeaux, je ne parvenais pas à les consoler. Et moins que tous, avais-je réussi, cette année-là, à raisonner mon petit Clair.

Cet enfant m'était le plus gentil petit élève. Il accomplissait la moindre tâche comme si sa vie en dépendait, ou plutôt comme si de mériter mon approbation lui était la vie elle-même.

Les enfants occupés à copier dans leur cahier le modèle inscrit au tableau, je faisais le tour des allées, m'arrêtant pour examiner le travail de chacun, et souvent c'était si mal fait que je me désespérais d'être jamais bonne à ma tâche. Tout changeait quand je me penchais sur le cahier de Clair, chaque jour davantage

émervillée par la jolie petite écriture soignée, ou même simplement les chiffres alignés comme des portées de musique, en groupes compacts avec des espaces nets entre eux. Cet enfant aurait réussi à faire quelque chose de joli avec des pages remplies de bâtons seulement. Je lui disais chaque fois, c'était plus fort que moi, c'était un peu comme si en le louant je me rassurais moi-même sur mes mérites d'institutrice:

— Que tu travailles donc bien, Clair!

Alors l'enfant, rouge encore de l'effort, tout tendu, s'apaisait et me remerciait d'un sourire si tendre que j'entrevois presque avec honte l'héroïque effort auquel se livrait quotidiennement ce petit garçon pour obtenir un bon mot de ma part, et je devais prendre garde de ne pas même lui donner tout son dû, par peur de rendre les autres envieux et peut-être méchants envers lui.

En vérité, je ne pouvais lui trouver de défauts. Il était franc, adroit, intelligent et, de surcroît, ce qui est rare chez un enfant doué, tranquille. Quand il avait terminé, longtemps avant les autres, son devoir, au lieu de faire du bruit, de se montrer agaçant, il restait sagement assis à sa place à me suivre des yeux dans la joie comme si déjà c'était là pour lui une récompense. Et j'en vins moi aussi à le chercher souvent du regard, telle également, j'imagine, une récompense.

Il portait depuis le commencement de l'année le même costume de serge bleu marine brillant d'usure quoique tenu bien propre et apparemment repassé à l'eau vinaigrée pour en atténuer la luisance, mais le traitement n'aidait guère et puis, un jour, le costume me parut comme neuf. J'en fis la remarque à Clair qui m'expliqua que sa mère, ayant constaté que l'envers de l'étoffe était beau encore, avait passé la fin de semaine à le retourner.

Ce vêtement un peu sombre était relevé par un col

blanc rabattu qui seyait bien à l'ovale de son visage entre de fins cheveux blonds. De ses compagnons, à cause de cette parure, avaient ri de lui, le traitant de *sissy*, de chouchou à maman, et l'enfant délicatement élevé avait paru ne pas comprendre le pourquoi de la raillerie. Un jour, peu après, je tombai sur une image d'un groupe de Petits Chanteurs en vêtement sombre à col blanc souple, et j'imaginai que la mère de Clair avait pu voir aussi cette image et s'en inspirer pour habiller son enfant. Je découpai l'image et l'épinglai à l'avant de la classe. Dès lors Clair me sembla moins seul de son espèce parmi nous, quoique toujours aussi timide dans ses manières.

Il m'arriva une fois, hélas que je m'en souviens! étant très fatiguée, de perdre patience et pour un rien de bousculer un de mes élèves. Ce ne fut pourtant pas lui le plus affligé, mais Clair à qui, en levant vers lui, par réflexe, un regard interrogateur, je vis un visage consterné. Ainsi, peu à peu, cet enfant me devint-il une sorte de guide très sûr. Ses yeux étaient-ils pétillants d'intérêt, je pouvais conclure que mon récit avait été bien mené. Se mouillaient-ils de larmes, c'était que j'avais trouvé le ton pour émouvoir. Riait-il à gorge déployée un joli rire de carillon égrené, je pouvais penser avoir également réussi dans le comique.

Maintenant, toutefois, à l'approche de Noël, il n'y avait plus à l'égayer. S'il chantait encore avec les autres, parce qu'il le fallait, c'était sans frémissement, et sa petite voix triste s'entendait à peine dans le chœur. Aux ding! dong! ding! il ne souriait plus. Il écrivait toujours avec le même soin dans son cahier que sa mère lui avait couvert de papier brun pour le garder propre, mais si je me penchais comme auparavant pour lui dire: "C'est très beau, Clair . . ." sa peine en paraissait avivée, si bien que

j'en vins à ne lui faire presque plus de compliments. Et, à la fin, jusqu'à tâcher d'éviter son regard aimant.

A une semaine de Noël, les enfants ne se possédaient plus. Ils auraient bien voulu me faire une surprise, mais tenaient encore plus à me faire savoir que je l'aurais. J'avais presque toujours dans les jambes Petit-Louis qui me racontait jour après jour les progrès accomplis auprès de son père de qui il espérait obtenir pour moi une boîte de chocolat. "De deux livres, c'est ce qui est difficile", précisait-il.

Petit-Louis était le fils d'un malingre Juif polonais venu ouvrir dans notre ville un de ces pauvres magasins dont le stock, faute d'espace de rangement, ou par négligence, reste interminablement en vrac, par terre, dans les coins, ou pêle-mêle dans des vitrines crasseuses, le chocolat voisinant avec le savon et les corn-flakes. Je ne tenais pas à du chocolat me venant de ce magasin, mais le moyen d'arrêter Petit-Louis!

— Mon père, disait-il, est proche de céder — *give in* — pour une boîte d'une livre. Mais c'est pas ce que je veux. Ce que je veux pour cette maîtresse-là que je lui ai dit, c'est deux livres.

— C'est bien assez d'une livre. Et chut! Pas si fort, Louis. Tous les enfants n'ont pas un père qui a du chocolat à donner.

Mais Louis à sa manière m'aimait. Il reprenait, la morve au nez, d'une voix geignarde comme entraînée de tout temps au marchandage:

— J'ai dit à mon père si tu me donnes pas une boîte de deux livres tu pourras te chercher quelqu'un d'autre pour tes livraisons à quatre heures. C'est deux livres qu'il me faut. Une livre, prétendait-il, ça ne fait pas le poids.

Ensuite Johnny dont le père était égoutier l'été, chômeur l'hiver, s'en vint me crier en "secret" que sa mère était en train de me tricoter des pantoufles avec les restes de laine de toutes couleurs qu'elle avait pu récupérer. Il devait cependant pour ainsi dire ne jamais la quitter de l'œil, car elle était prompte à laisser tout en plan pour aller s'amuser.

— Ma mère est une paresseuse, m'apprit-il. Hier encore, elle a tout plaqué pour jouer aux cartes en plein jour.

— On ne dit pas ça de sa mère, voyons Johnny!

Et si c'était vrai! Et si c'était le père qui le dit! Une grande paresseuse qu'elle est, ma mère! Mais je vais pas la laisser une minute tranquille tant qu'elle aura pas fini "tes" pantoufles.

Il n'y avait pas à se le cacher, mes élèves au regard angélique devenaient à Noël de petits monstres acharnés à saigner leurs parents aux fins de se montrer généreux envers moi. Je les sermonnais, disant c'est laid d'être ainsi sur le dos des pauvres parents qui en ont déjà bien assez de subvenir aux besoins de leur famille... et ce n'est pas beau, Louis... et ce n'est pas bien, Johnny... mais rien n'y faisait. Louis ne cessait de harceler son père et me tenait au courant: "Il balance un peu pour deux livres, mais c'est pas encore dans la main. Il est avare de son chocolat. Pourtant, le chocolat lui coûte presque rien à lui, si on considère que c'est au prix de gros qu'il me le laisserait."

Johnny pour sa part dut m'avouer que sa mère avait égaré la pantoufle commencée, mais elle ferait mieux de la retrouver sans quoi il allait lui en cuire.

— C'est une négligente, me dit-il.

— Voyons Johnny!

— Le père l'a dit.

Il y eut jusqu'à mon charmant petit Nikolai qui à cause de moi se prit à importuner sa mère. La famille vivait à la lisière du dépotoir de la ville où ils avaient trouvé sans peine de quoi se bâtir, de tôle rouillée, de montants de lit et de planches encore bonnes, une cabane assez gentille, surtout l'été, lorsque environnée de fleurs et de poules. Je connaissais le coin; en septembre, dès qu'il devint amoureux de moi, Nikolai n'avait eu de repos tant qu'il ne m'eût entraînée, un soir, après la classe, pour voir comme c'était beau chez lui. L'été, soignant de vraies fleurs, sa mère, l'hiver, en fabriquait en tissu fin ou en papier, pour les vendre à bas prix dans les grands magasins qui les revendaient cher. De cette cabane mal chauffée sortaient des jonquilles si délicatement faites qu'on avait envie de les porter à son visage telles des fleurs vivantes.

Anastasia, la mère de Nikolai, mettait quelquefois, au cœur de la fleur, une goutte de parfum.

— Trois fleurs au moins, c'est ce que j'aimerais bien avoir pour toi, me disait Nikolai. Trouves-tu que c'est assez?

— Trop, voyons, Nikolai, si on songe au temps que met ta mère pour faire une seule fleur. Et elle n'en a pas déjà si cher!

— Une alors, disait-il tristement. Au moins une. Mais c'est pas beaucoup une.

— Au contraire. Une c'est mieux. On la voit bien, on ne voit qu'elle.

— Ah, tu penses!

Mais le jour suivant il venait me mettre en garde contre trop d'espoir.

— Tu sais, même une fleur... c'est pas sûr que tu l'aieras... Le père est contre. Il veille comme un loup. Aussitôt qu'il y a des fleurs de prêtes, il les prend

et court les vendre. On ne les revoit plus jamais. Hier, c'étaient de beaux géraniums rouge vif qui sont partis pour toujours. Si je pouvais en voler pour toi, me demandait-il en me faisant une caresse, qu'est-ce que tu aimerais mieux que je vole? Du muguet? Un pois de senteur? Du lilas? Elle le fait bien beau son lilas, ma petite mère. C'est ce qui rapporte le plus. Mais aussi c'est ce qui est le plus long à faire.

— Oh rien, Nikolaï! Tu me fends le cœur à vouloir voler le travail de ta mère.

— Elle ne s'en apercevrait peut-être pas, disait Nikolaï dans sa tendresse pour moi. Des fois, je lui chipe des biscuits encore chauds, et elle ne fait que rire.

Après ces épanchements et ces confidences qui, parfois, me détournaient de Noël, fête dure aux êtres aimants, je portais le regard vers Clair. De sa place il ne perdait rien de ces bruyantes démonstrations, sans tenter le moindrement d'y prendre part, sinon des yeux qui s'attachaient à moi pleins de chagrin, pour ensuite s'abaisser quelquefois comme dans la honte.

Pourtant lui aussi, me disais-je, doit pressurer sa mère. Je ne l'avais jamais vue. Il m'arrivait, d'après tel ou tel enfant, d'assez bien me représenter la mère. Ainsi j'avais aimé celle de Nikolaï dès qu'il s'était mis à me parler d'elle. Et sans doute étais-je déjà portée vers celle de Clair. Mais je commençai à trouver étrange qu'elle ne se fût encore jamais montrée.

Les jours suivants furent terriblement froids. Plusieurs enfants manquèrent la classe. Pas Clair toutefois. Quand j'arrivai un peu en retard, ce matin-là, je le trouvai déjà assis à sa place où il étudiait à voix haute la leçon de lecture de la journée.

Il s'interrompt et se leva pour me saluer comme je



l'avais demandé aux enfants pour accueillir un visiteur: sans doute, parce que arrivé avant moi, il se croyait tenu d'observer la règle de bienséance à mon égard. Nous nous dîmes bonjour. Puis il se rassit et continua sa lecture.

*Jack and Jill*

*Went up the hill . . .*

d'une voix si triste que je l'entends encore, pour moi, à jamais liée à un premier grand chagrin d'enfant au cœur généreux. J'aurais tout donné pour l'en délivrer, mais il aurait fallu pour cela que je lui enlève l'affection qu'il me portait, et c'était la dernière chose que je voulais.

Ce matin-là, pas beaucoup plus de la moitié de mes élèves présents, j'aurais eu tout le temps pour m'occuper de lui en particulier, mais je ne l'osai pas et, peut-être même lui accordai un peu moins d'attention que d'habitude.

Nous allions prendre quelques moments de récréation lorsque je vis se dessiner dans la partie vitrée de la porte un doux visage d'expression timide. J'allai ouvrir. Je me trouvai devant une femme au manteau usé entrouvert sur une robe sombre parée d'un col si blanc que tout à coup on ne voyait plus que son exquise propreté. Les yeux étaient d'un bleu que je reconnais-sais, quoique un peu plus pâle peut-être, comme délavé sous l'effet de la vie. Je lui tendis les mains.

— Sûrement, vous êtes la mère de Clair!

Elle eut pour me remercier de la reconnaître le même tendre sourire que son petit garçon quand il était ému, puis songea à s'excuser de me déranger pendant les heures de classe. La veille, m'expliqua-t-elle, elle avait lavé les mitaines de Clair, qui n'avaient pas eu le temps de sécher au cours de la nuit. Or, ce matin, vu le froid extrême, elle avait cherché à dissuader Clair de venir

à l'école, mais il n'y avait rien eu à faire, il était parti les mains nues. Et voici que la dame chez qui aujourd'hui elle faisait le ménage, la voyant en peine à cause des mitaines, lui avait permis de faire un saut pour les apporter à Clair.

Elle me les donna alors en me faisant remarquer qu'elles étaient un rien humides encore, mais que si je les plaçais sur le radiateur elles auraient tout le temps de sécher d'ici la fin de la classe. Elle me dit qu'elle me serait infiniment reconnaissante d'y voir, pouvant dès lors partir rassurée, car elle avait eu beau recommander à Clair de bien enfoncer ses mains dans ses poches, il pouvait oublier ou encore décider ce soir d'apporter à la maison son cahier pour le lui montrer, risquant d'avoir les mains gelées avant de s'en apercevoir . . . A cet âge, n'est-ce pas, on ne se rendait pas compte . . .

Je lui dis que j'y verrais et de ne plus se préoccuper à ce sujet.

Alors, sur le point de s'en aller, elle fut hésitante et, tout à coup, prit sur elle de me demander si j'étais contente de son petit garçon, s'il se montrait obéissant et poli, car, me dit-elle, elle avait peu de temps à lui consacrer, devant gagner leur vie à tous deux en faisant des ménages çà et là, et souvent elle avait peur que Clair ne s'en ressente et ne soit aussi *gentleman* qu'elle le souhaitait.

— Gentilhomme! Mais on ne peut l'être plus que lui!

— Ah oui! Vraiment!

Elle parut allégée d'une part de fatigue et d'inquiétude, quoique, dans sa modestie, loin d'être assurée que Clair fût aussi parfait que je le disais. Pourtant elle aurait voulu le croire et murmura:

— Si vous le dites! Si c'est vous qui le dites!

Il lui restait de toute évidence un poids sur le cœur et soudain, sur le pas de la porte, cherchant le soutien de mon regard, elle me confia hâtivement:

— Parfois j'ai peur de ne pas bien faire. Je suis seule à élever Clair. Son père nous a quittés.

Je lui pris les mains. J'embrassai cette femme qui de sa douleur tirait tant de douceur.

Quand je revins à mon pupitre, je compris que Clair m'avait vue embrasser sa mère et qu'il en était ému comme on l'est de voir s'aimer entre eux ceux que l'on chérit. Il rayonnait, pour une fois absent de sa tâche, songeant à ce qui venait de se passer, le bout de sa langue venant goûter, on aurait dit, du miel sur sa lèvre. De le voir heureux me rendait moi-même tout heureuse. Hélas! cela ne dura guère. Sa joie n'aboutit qu'à nourrir sa peine, lorsqu'il la retrouva à un détour de sa pensée. Alors il eut l'air plus triste que jamais. Lui ayant fait à propos de je ne sais quoi un petit compliment, je le vis prêt à pleurer. De ma part, même seulement un regard d'amitié faisait se gonfler sa lèvre.

Le temps se radoucit. Il neigea. Comme il convient au temps de Noël: une douce neige abondante pour recouvrir tout de frais et réjouir les yeux de mes petits élèves. Ils n'aimaient rien tant que de s'en venir à l'école sous ces flocons légers qu'ils s'efforçaient de cueillir au vol sur leurs lèvres entrouvertes ou dans leur paume tendue vers le ciel. Ils apportaient avec eux la bonne odeur de petits animaux à fourrure qui rentrent du froid. Parfois je trouvais intact sur leurs cils ou sur la manche d'un manteau un immense flocon en forme d'étoile. Je détachais avec précaution, pour la montrer à l'enfant qui la portait, cette merveille. Mes élèves, par leur joie, me redonnaient celles de mon enfance. Pour boucler le jeu,

je cherchais à magnifier la leur afin qu'elle les accompagnât aussi tout au long de leur vie.

On arriva à l'avant-veille de Noël. C'était le dernier jour du trimestre. J'y faisais ma distribution de cadeaux, à peu près le même pour tous: une poignée de bonbons, trois ou quatre noix de Grenoble, un orteil de Nègre, un fruit, pomme ou orange, et quelque petit sifflet de métal ou autre rien semblable.

Nous prenions plaisir, les maîtresses des petits, à nous grouper à quatre heures passées, quelques jours avant Noël, dans la classe de l'une ou de l'autre, pour procéder à l'emballage de nos cadeaux. Ainsi profitions-nous des trouvailles de la plus ingénieuse d'entre nous, d'année en année nous donnant passablement de peine pour envelopper gracieusement chacun de nos modestes présents qui, en ces temps si durs, pour plus d'un enfant, était le seul qu'il recevrait.

Pour que la distribution eût de quoi amuser mes petits, j'avais inventé un jeu. Et cette fois-ci encore je racontai:

— Je viens de rencontrer un visiteur inconnu. Il arrive à l'instant. Il porte sur le dos un grand sac rempli de cadeaux pour vous. Mais ce visiteur n'aime pas être vu. Le secret est son bonheur, le mystère, son ami. Vous allez donc croiser les bras sur votre pupitre, y cacher votre visage et faire semblant de dormir. Attention: il ne faut pas tricher et ouvrir un œil. Le visiteur s'en apercevrait et pourrait bien ne rien vous laisser.

Les enfants entrèrent dans le jeu. Ils fermèrent les yeux dur. (Une année, la distribution faite, j'avais eu à réveiller un de mes petits qui s'était endormi pour de bon, la tête sur son pupitre.) Je sortis les cadeaux de mon grand tiroir. Je glissai, les bras pleins, dans les allées et déposai un présent près de chaque petite tête

aux yeux clos.

Ensuite j'allai à la porte, l'ouvris, dis à mi-voix comme à quelqu'un sur son départ: "Merci bien d'être venu. Les enfants vont être contents. Merci de leur part. Bon voyage, ami! Et à l'année prochaine!"

Je fermai la porte et, à voix haute, annonçai à mes élèves: "Ça y est. Il est parti. Regardez ce que vous a laissé le visiteur inconnu."

Les enfants déchirèrent en grande hâte les cornets de papier que j'avais mis des heures à confectionner et enrubanner. Ils poussaient des "oh", des "ah", aussi doués que nous, les maîtres, à forcer le ton et le geste en ce temps de l'année.

Je regardais Clair développer lentement son paquet. Il resta silencieux, à contempler ce qu'il contenait, puis enfin leva sur moi un regard étrange, où la gratitude naturelle à son caractère accusait davantage sa tristesse de petit garçon aux mains vides.

Car, il va sans dire que ses compagnons, dès le matin, avec cent manières, m'avaient à peu près tous présenté un cadeau, ou ce qui pouvait en avoir l'air: Petit-Louis, sans emballage ni rien, toute nue, une boîte de chocolat d'une livre, tout en grognant: "Le père me le paiera. C'est deux livres que je lui ai dit que je veux pour cette maîtresse-là, que je veux que je lui ai dit . . ."; Johnny, des pantoufles qui me paraissaient toutes deux faites pour le même pied et si petites que je me demandais si elles n'étaient pas plutôt les "miennes à moi" que les "tiennes à toi"; Ossip, une image de la Vierge du Perpétuel Secours qu'il tira, toute chiffonnée de sa poche, essayant de la défriper de la main, tout en m'expliquant que c'était là une puissante Dame qui accordait quasiment tout ce qu'on lui demandait . . . et que ça ne faisait rien d'être vieille, vieille, vieille, hein? si on pou-

vait donner aux gens ce qu'ils désiraient? . . . et j'assurai Ossip qu'en effet ce n'était rien d'être vieille et même irrémédiablement fripée quand on possédait le pouvoir de donner un bon coup de main au monde sur terre; enfin Tascona qui, avant de recevoir ma pomme, m'avait offert la sienne, non sans y avoir pris une toute petite "mordée" dans un coin, si l'on peut dire.

Le clou de la journée, toutefois, avait été l'arrivée d'une espèce de géant à moustaches jaunes, en bonnet de lapin et hautes bottes, portant sous le bras un paquet mal fichu duquel il avait extrait trois roses à longue tige et petites feuilles lisses, qu'il m'avait mises dans les mains pour s'en aller ensuite sans me tourner le dos, me saluant de la taille à chaque pas, et répétant: "Anastasia envoie . . . Anastasia envoie . . . et que le Christ nouveau-né vous prenne en sa sainte garde."

J'avais trouvé, pour les y déposer, un mince vase d'où elles émergeaient entre trois brins de verdure fine, au milieu de mon pupitre, dans un rayon de soleil, et si proches de leurs sœurs vivantes que deux de mes compagnes, entrées me dire un mot, s'étaient écriées:

— Tu as reçu des roses! Veinarde, va!

Et veinarde je l'étais d'avoir pu capter sur le visage de Nikolai, à l'arrivée de son père, un tel saisissement que j'avais pu croire l'enfant étouffé de bonheur.

Depuis lors il était au paradis, n'ayant rien fait d'autre que de contempler les trois roses. Il était sorti de son rêve seulement pour venir déplacer le vase sur mon pupitre afin que les roses soient encore dans le soleil.

Et puis ce fut le moment de nous séparer pour les vacances de Noël. Les enfants, rhabillés, étaient alignés gentiment par deux le long du mur, prêts à partir, chacun son cadeau sous le bras. Par les fenêtres on voyait

passer en tourbillons la neige qui n'avait cessé de tomber depuis deux jours. L'atmosphère était à la tempête. Comme toujours, avant de lâcher mes petits dans le mauvais temps, et d'ailleurs bien souvent au cours de l'hiver, je passai la classe en revue pour m'assurer que les manteaux étaient boutonnés jusqu'au col, les écharpes en place; souvent, à la dernière minute, il fallait se mettre à chercher des mitaines égarées. J'allai de l'un à l'autre, remontant des écharpes, déboutonnant un manteau attaché de travers pour le reboutonner, constatant ici et là: "Tiens, il te manque un bouton, il faudra demander à ta mère de t'en recoudre un au plus vite . . ." J'en profitai pour faire mes vœux à chaque enfant et le remercier de son cadeau. "Merci, Petit-Louis, je vais bien me régaler de ton chocolat. Deux livres auraient été beaucoup trop, je t'assure . . . Merci à toi et à ton papa . . . Merci à toi aussi, Ossip, pour la Vierge qui accorde tout, elle va m'être bien utile. Merci, Tony, pour ta belle pomme ronde . . . Merci, Nikolaï, pour les roses. Je crois que je ne vais pas les laisser s'ennuyer toutes seules à l'école pendant les vacances, mais les apporter à la maison." De joie, Nikolaï me saisit la main qu'il embrassa et me demanda:

— Tu es contente, hein? Très contente?

— Comme on ne peut l'être plus, Nikolaï.

J'arrivai à Clair. Ses cils retenaient des larmes. Je renouai son écharpe de laine bleue. Je m'assurai que ses mitaines étaient bien en place, pendant au bout d'un fil tricoté qui faisait le tour de la nuque et descendait à l'intérieur de chaque manche. Je les lui fis mettre d'avance et ne pus m'empêcher de remarquer qu'elles étaient devenues minces à l'usage, sans plus beaucoup de chaleur. Il tremblait pendant que je m'occupais de lui. Je le pris aux épaules.

— Veux-tu, lui dis-je, me faire le plus beau cadeau du monde?

Clair, ne comprenant rien à ce que je pouvais encore attendre de lui, mais prompt comme toujours à accéder à mon moindre désir, fit oui de la tête.

— Eh bien! ce serait de voir ce petit garçon me faire un sourire heureux.

L'enfant me regarda du fond de son chagrin et, cependant que tombaient ses larmes, sur ses lèvres fleurit un tendre, un adorable sourire.

Quelle tempête nous eûmes en cadeau ce jour de Noël! Une folle à lier! Elle emplissait l'air de gémissements, vieille détresse du fond des hivers, ou peut-être plutôt de ricanements amers: "Qu'avez-vous donc à espérer encore? Encore et toujours! Depuis le temps! Depuis le temps! . . .

La neige n'était plus ces flocons aux formes fines et déliées que j'avais pu cueillir, vivant de leur éphémère beauté, sur les cils des enfants, mais une malheureuse pourchassée à qui le vent ne permettait pas de se poser même pour un instant.

Dans cette tourmente, fait curieux, rien de familier ne subsistait à nos yeux que les poteaux de téléphone qui en émergeaient par instants, hauts marcheurs efflanqués qui, en butte aux rafales, ne perdaient quand même pas de terrain.

Nous étions seules, ma mère, ma sœur et moi. La mort nous avait pris beaucoup des nôtres, et la vie, éparpillé les autres à tous les vents.

A plusieurs reprises, maman était allée à la fenêtre; elle avait regardé dehors et s'était plainte:

— Par un temps pareil, il ne viendra personne!

— Qui veux-tu qu'il vienne?



Elle me jeta un regard mélancolique et ne s'expliqua pas. Et je me demandai qu'est-ce qu'une vieille mère qui a presque tout perdu de ce que la vie lui avait abondamment donné peut bien encore attendre à Noël?

D'ailleurs qu'est-ce que nous attendons tous, perpétuellement déçus, toujours prêts à recommencer? Le visiteur inconnu?

Moi aussi, sans trop m'en apercevoir, j'allai regarder dehors pour m'en plaindre:

— C'est un temps où l'on ne mettrait même pas un chat dehors.

Soudain, à travers les fifres aigus du vent, nous avons cru entendre l'appel étouffé de notre sonnerie de porte.

— Ce doit être un tour du vent, dit maman, ou un fil tordu qui a gémi. Va voir quand même.

J'ouvris la porte. Sur le seuil, il y avait bien quelqu'un. Un petit être blanc de neige, enveloppé de tant de laine pour le couvrir du mauvais temps qu'il n'avait plus forme humaine. J'abaissai l'écharpe qui protégeait le visage. C'était bien les yeux bleus de Clair. Et qui dansaient de joie. Sous son bras il serrait un petit paquet.

— Entre vite. Tu dois être transi. Etre sorti par un temps pareil, comment ta mère a-t-elle pu le permettre? Enlève tes affaires.

Mais avant il me tendit le petit paquet en disant:

— Joyeux Noël! . . . et voici de la part de maman et de moi . . .

Je l'aidai à se défaire de je ne sais combien de vestes et chandails. A la fin, émergea le petit bonhomme familial dans son costume bleu comme tout neuf au col blanc fraîchement lavé et amidonné. Il s'assit au milieu de notre grand canapé. Jamais je n'avais vu ses yeux rayonner pareillement. Je lui offris du gâteau. Non? Du

lait alors? Non plus. Tout heureux comme il était, il ne se tenait plus d'impatience de me voir ouvrir le paquet que je gardais pour le moment sur mes genoux.

Maman survint alors et s'immobilisa sur le seuil, saisie à la vue de l'enfant parmi nous. En ce jour, à cette heure, est-ce qu'il ne rapportait pas un peu de l'enfance de ses enfants devenus vieux, malades ou disparus dans la mort?

Clair se leva et lui souhaita:

— *Merry Christmas, Mrs Mother teacher!*

Je défaisais le paquet dont le papier avait déjà servi, les derniers plis ne tombant pas tout à fait dans les plus anciens. Je sortis de sa boîte un délicat mouchoir de toile de lin auquel collait encore sa petite étiquette verte attestant sa provenance d'Irlande. Quoique absolument propre, il n'était pas non plus tout neuf. Il avait cette douce teinte un peu triste d'ivoire pâle que prend, à la longue, le linge blanc même rangé avec le plus grand soin. Où donc, pendant des années, avait-il attendu sa curieuse destination? J'imaginai qu'une de ces dames chez qui travaillait la mère de Clair avait pu, la veille de Noël, se souvenir de ce mouchoir oublié depuis longtemps dans quelque tiroir et se dire: "Tiens, cela me fera quelque chose à donner à cette pauvre femme!"

Maman s'écria:

— Toi qui souhaitais si vivement un mouchoir de toile d'Irlande.

Je le portai à mon visage et dis à Clair:

— Il est doux comme un nuage.

Le bonheur de l'enfant, quoique silencieux, faisait penser à un vibrant éclat de clairon. Maintenant il était prêt à manger. Maman lui apporta un morceau de gâteau si énorme que je la réprimandais: "Tu veux donc le rendre malade." A quoi elle répondit: "A son âge et puis

avec cette marche qu'il lui reste à faire dans le vent déchaîné . . .”

Clair, assis au milieu du sofa, mangeait proprement, à la fourchette. Sa langue s'était déliée. Il nous raconta le beau Noël qu'ils passaient ensemble, sa mère et lui, tous deux ayant reçu des cadeaux d'une bien gentille dame chez qui sa mère faisait des journées depuis quelque temps. A l'heure actuelle, leur repas était au four, à cuire lentement. Il paraissait pourtant ne pas vouloir nous quitter. Nous écoutions comme si elle ne devait pas cesser sa petite voix surexcitée par trop de joie et d'émotion. Je dus lui rappeler que sa mère serait sûrement folle d'inquiétude tant qu'elle ne le verrait pas revenir. Il convint alors qu'elle lui avait en effet recommandé de ne pas tarder.

Je l'aidai à se rhabiller. Je constatai qu'il avait aujourd'hui deux paires de mitaines à enfiler l'une sur l'autre, les anciennes que je reconnaissais et de toutes neuves à dessins compliqués en brillantes couleurs. Ainsi recouvertes, les mains de Clair étaient une fois plus grandes qu'au naturel. Il les étala sous mes yeux pour me faire admirer les mitaines neuves qu'il portait à l'extérieur.

— C'est le cadeau de ma mère. Elle me les a finies pendant la nuit. C'est un modèle qui est long à tricoter à cause des laines de différentes couleurs dont on se sert toutes à la fois, en veillant à ne pas les emmêler.

— Oui, mais il n'y en a pas de plus jolies. Le cadeau que tu m'as offert est encore mieux cependant. Aussi, tu as bien agi en me l'apportant en cachette des autres enfants. Ils auraient pu en être envieux.

Clair m'embrassa d'un pénétrant regard pour s'assurer que je ne disais pas cela seulement pour lui faire plaisir, et dans sa joie de me croire parut tout à coup

avoir des ailes.

Je lui ouvris la porte.

— Fais bien attention de ne pas t'égarer. Suis les poteaux.

Sous l'écharpe remontée à mi-visage, je l'entendis rire et se moquer gentiment:

— Maman aussi, tout le monde aujourd'hui m'a dit: Suis les poteaux . . .

Il s'envola dans la tempête, cabri bondissant à travers la neige affolée. Sa main dressée au-dessus de sa tête décrivait des signes d'amitié et je croyais l'entendre chanter: "Au revoir . . . Au revoir . . ."

— Au revoir, en effet, petit Clair! Au revoir, au Noël prochain! Au revoir, à tous les Noëls!